

de la plus sainte cause, et pour le cinquième, attendait le même martyre. L'enfant priait pour son père. Et quand cet homme qui avait donné sa famille entière à Dieu et au roi, avait fini de louer Dieu, il cria : Vive le roi ! et la faible voix de la jeune fille répétait ce cri loyal, héroïque mot d'ordre que murmurait peut-être à ce moment la bouche mourante du dernier Bazouge, sur quelque champ de bataille vendéen.

Pendant cela, César était couché dans un coin du salon : ses yeux gris, à reflets de feu, se fixaient amoureuxment sur sa jeune maîtresse. Quand le regard d'Henriette tombait sur lui par hasard, il se levait à demi, tendait les deux pattes de devant et humait joyeusement l'air. Il ne la perdait jamais de vue tant que durait le jour ; la nuit, il se couchait en travers de sa porte, comme faisaient les gentilshommes de la chambre des anciens rois de l'ortugal.

Dès qu'Henriette mettait le pied dehors, César tournait en bondissant autour d'elle. Il courait follement le long des grandes allées du jardin, enjambait les plates-bandes, et revenait mettre son museau dans le sable aux pieds de sa suzeraine. César aimait bien M. de Bazouge, mais nous ne trouvons pas de mot qui puisse peindre convenablement son attachement pour Henriette. Sur un geste d'elle, il eût abandonné un os à moitié rongé ; il aurait peut-être, sur son ordre, signé un traité de paix avec certain maïou retranché dans les combles du château, et contre lequel il entretenait une vendetta héréditaire.

Il y avait au bout de l'ancien parc de Kerhoat un petit hermitage où, par hasard, une croix était restée debout. Henriette dirigeait volontiers sa promenade vers ce but, tandis que son aïeul faisait la sieste ou lisait. L'office le plus important de César était d'escorter la jeune fille dans ces excursions. Dès qu'il la voyait tourner la clé du jardin pour entrer dans le parc, sa contenance changeait. Il modérait subitement son allure et prenait un maintien fort grave, comme s'il eût senti l'importance de la responsabilité qui pesait sur lui. En vérité, sa protection en valait, pour le moins, une autre : il avait le jarret ferme, l'œil perçant, et des dents à mettre en déroute une escouade de loups. Malheureusement les animaux féroces qui infestaient alors la France étaient beaucoup plus nombreux et plus méchants surtout que les loups.

Un jour Lapière, l'unique serviteur du château, revint de Noyal, l'effroi peint sur le visage. On disait que les autorités de Rennes étaient lassées de laisser si près d'elles, en paix et en vie, un vieux ci-devant qui avait eu plus de titres lui seul que la moitié des États ensemble. En conséquence, la gendarmerie, escortée par un délégué du district, devait faire sous peu une descente au château de Kerhoat. M. de Bazouge reçut cette nouvelle en vieux soldat et en chrétien ; mais, en regardant Henriette, son cœur se remplit subitement de larmes. Elle était si jeune, si belle, et si bonne ! Au jour de sa naissance, on se riait d'avenir s'ouvrant devant elle ! Autour de son berceau, la famille avait rêvé sans doute quelque brillante et noble alliance. Hélas ! il n'y avait plus de famille. Le vieillard restait seul pour voir l'hymen de l'enfant, lugubre fête qui devait se passer en place publique et sous le soleil, avec l'échafaud pour autel, et pour prêtre le bourreau.

—Que la volonté de Dieu soit faite ! dit M. de Bazouge en essuyant furtivement sa joue ; et vive le roi ! — Vive le roi ! répéta Henriette. — Vive le roi ! prononça lentement une troisième voix forte grave.

César sauta joyeusement vers le nouvel arrivant. C'était un homme de grande taille, dont la figure disparaissait sous les larges bords d'un feutre à cocarde blanche. Un vaste manteau drapé autour de sa taille cachait le reste de son costume. Il s'était arrêté sur le seuil.

—Qui êtes-vous ? demanda le vieillard.

Le nouveau-venu fit une caresse à César comme pour le remercier de son bon accueil, jeta son manteau sur un siège et se découvrit.

—Mon père ! mon fils ! crièrent en même tems Henriette et M. de Bazouge.

Et l'étranger les pressa tour à tour sur son cœur en répétant : Mon père ! ma fille !

C'était le dernier héritier mâle de Bazouge de Kerhoat, Henri, vicomte de Plénars. Il arrivait des environs de Beaupréau, où il avait laissé la division qu'il commandait dans l'armée catholique et royale. Ses bottes étaient blanches de poussière et ses épérons sanglants. Quand sa première joie fut calmée, le vieillard devint silencieux. Pendant que le vicomte embrassait sa fille avec passion et semblait ne pas pouvoir se rassasier de sa vue, M. de Bazouge réfléchissait.

—Henri, dit-il enfin, que dois-je penser de ce retour ? La guerre est-elle finie ? N'y a-t-il plus en France un coin de terre où se puisse planter notre drapeau ?

Le vicomte fit trêve à ses caresses et montra sa cocarde blanche.

—Monsieur, répondit-il en secouant la poussière de ses bottes de voyage, mes frères sont morts comme il appartenait à vos fils de mourir. Quand le drapeau blanc tomba, vous ne verrez point de sang à mes épérons, mais à mon épée. Je tiens à honneur d'imiter messieurs mes frères. Ne craignez rien. Vous n'aurez point la honte d'entendre dire jamais que la guerre est finie tant que battra le cœur du dernier de vos fils.

M. de Bazouge prit la main du vicomte et la serra fortement.

—Ah ! si je pouvais ! murmura-t-il avec angoisse.

—Il y aurait un héroïque soldat de plus dans l'armée de S. M., interrompit le vicomte, mais la pauvre Henriette serait seule au monde. Qu'elle est belle, monsieur, et comme elle ressemble à sa mère !

Ce souvenir amena une larme dans les yeux de Mlle de Bazouge, et mit un nuage de rêveuse tristesse sur le front hautain du vicomte ; mais secouant bientôt cette préoccupation, il prit à part son père et lui expliqua les motifs de son voyage. Les mesures de rigueur s'élevaient de plus en plus par toute la France. Il avait profité d'un moment de répit et s'était mis en route le lendemain d'une victoire, pour déterminer son père à fuir en Angleterre.

—Je vous le demande, non point pour vous, Monsieur, ajouta-t-il, mais pour cette pauvre enfant qui est notre seule joie et notre seul espoir... Refuserez-vous de lui sauver la vie ?

M. de Bazouge rejeta d'abord bien loin toute idée de fuite. Trop vieux pour combattre, il voulait du moins braver le danger dans le manoir de ses pères, mais le vicomte fut éloquent. La vue d'Henriette, qui souriait de loin et semblait implorer la permission de s'approcher, fit le reste.

—Viens ma fille, viens, dit le vieillard attendri ; je tournerai le dos une fois en ma vie, mais tu vivras et Dieu te donnera des jours meilleurs.

Toutes les mesures du vicomte étaient prises à l'avance. Il avait envoyé des gens sûrs à Granville pour préparer les moyens de passage, et sa suite composée de six braves serviteurs, l'attendait sur la lisière de la forêt prête à servir d'escorte aux fugitifs. Il fut résolu qu'on quitterait le château à la nuit. Et le vicomte, pour ne point éveiller les soupçons, rejoignit sa petite troupe qui se tenait cachée dans la maison abandonnée d'un garde. Lapière fut chargé de mettre en état l'une des voitures qui gisaient, inutiles depuis bien longtemps, sous la remise, et de préparer les chevaux.

Si courageuse qu'on soit, à l'âge d'Henriette, on n'envisage point la mort sans frémir. Quand elle sut le danger qui l'avait menacée et le salut qu'on lui apportait, elle se sentit joyeuse. Ce ne fut point pourtant sans une secrète douleur qu'elle se vit sur le point de dire adieu au vieux manoir où s'était passée son enfance. Elle allait çà et là, par tout le château, suivie de César qui semblait comprendre ses regrets et sa joie, elle allait, donnant un triste regard à chaque chose, et contemplant, pour la dernière fois peut-être, ces vastes salles où les dorures scintillaient encore sous leur poudreux lincoln, ces longues et hautes galeries au pavé de marbre, ces larges escaliers qu'embourbaient autrefois une double rangée de caissons de fleurs. Puis elle descendait au jardin, et cueillait un bouquet, afin de garder bien longtemps sur la terre d'exil des roses de Kerhoat, en souvenir de la patrie. A cette heure de la séparation, tout prenait autour d'elle un aspect aimable. Le vieux château lui apparaissait plus vénérable et plus fier ; les parterres dessinaient plus coquettement leurs symétriques arabesques ; les massifs des grands chênes secouaient plus doucement leurs feuillages inclinés ; les rosiers effeuillaient leurs fleurs, afin d'envoyer de plus pénétrants parfums. Rien, en ce monde, n'est plus séduisant que le bien qu'on va perdre, si ce n'est, peut-être, le bien qu'on a perdu.

Henriette voulut s'agenouiller encore une fois dans l'hermitage où la conduisit naguère sa promenade quotidienne. Elle traversa le parc, sous l'escorte de César, et vint s'arrêter au pied de la croix. Cette croix était située sur une sorte de tertre, et dominait la campagne. Après avoir prié, Henriette s'assit et donna son esprit à la rêverie. César, couché à ses genoux, avait pelotonné son corps ; ses yeux se fermaient nonchalamment pour éviter un rayon de soleil couchant, qui, passant à travers les feuilles, se jouait dans les clins rougeâtres de sa paupière. Il semblait sommeiller à demi.

Tout à coup il se leva et poussa un sourd aboiement. La tête haute, le jarret tendu, il braquait son œil grand ouvert dans la direction de Noyal. Henriette suivit ce regard et devint pâle. Sur la route de Noyal, quatre cavaliers s'avançaient. Henriette avait reconnu l'uniforme redouté des gendarmes de la république.

Elle se dressa sur ses jambes tremblantes, et prit à toute course le chemin du château. César s'arrêta un instant sur le tertre pour lancer un aboiement menaçant, auquel répondit la voix lointaine d'un fort limier qui suivait les gendarmes, tenu en laisse par l'un d'entre eux.

A Kerhoat, comme dans presque tous les anciens châteaux, il y avait de sûres et impénétrables cachettes. Henriette devança les gendarmes d'un quart d'heure, ce qui lui donna le tems de vaincre les scrupules de son aïeul. Le vieillard consentit enfin à se mettre à couvert dans une chambre secrète, après avoir toutefois ceint son épée de bataille et passé à son cou le cordon des ordres du roi, pour le cas où l'on viendrait à découvrir sa retraite. Ces fiers débris de la gloire française n'aimaient point à mourir en négligé.

César se coucha en travers de la porte de la cachette.

Quelques minutes après, trois gendarmes et un délégué du district de Rennes se présentèrent à la porte du château. Lapière, qui n'était point averti, ouvrit, et fut immédiatement fait prisonnier.

—Où est ton maître ? demanda le délégué.

—A Guernsey, répondit sans hésiter le fidèle serviteur.

Les trois gendarmes et leur acolyte firent quatre fort laides grimaces, mais ils aperçurent la voiture de voyage dans un coin de la cour.

—Miserable traître ! dit le délégué ; tu as menti à la république.... Pied à terre, citoyens ! attachez-moi ce drôle et commençons la visite de ce repaire.

On attachait Lapière à un anneau de fer, devant l'écurie. Cela fait, le délégué ôta la laisse de son limier.—Pille, Rustaud, pille ! dit-il.

Le limier, dressé dès longtemps à la chasse humaine, se précipita dans le grand escalier, remplissant le château de ses aboiements. Les gendarmes et leur chef le suivirent.